

Hérodote, une géographie géopolitique

Béatrice Giblin

Volume 29, numéro 77, 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021724ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021724ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Giblin, B. (1985). Hérodote, une géographie géopolitique. *Cahiers de géographie du Québec*, 29(77), 283–294. <https://doi.org/10.7202/021724ar>

Résumé de l'article

Depuis son lancement en 1976, la revue *Hérodote* s'est située au coeur de débats importants en géographie, tout en évoluant constamment. Ainsi, en 1983, le sous-titre « idéologies, géographies, stratégies » fut remplacé par celui de « revue de géographie et de géopolitique ». Les fondements de cette évolution sont retracés et la continuité des propositions principales défendues par la revue est expliquée. La nécessité des études de terrain et la légitimité épistémologique du savoir géographique sont exposées. Elles servent à établir les fondements d'une géographie géopolitique, distincte de la géographie politique, laquelle justifie l'unité et les atouts d'une géographie à la fois physique et humaine. L'efficacité du raisonnement géographique pour la compréhension des enjeux géopolitiques ne se situe pas seulement aux échelles planétaire, continentale, à celle des États, mais aussi à l'échelle régionale, ce qui implique et un retour aux sources et l'ouverture de nouveaux champs.

HÉRODOTE, UNE GÉOGRAPHIE GÉOPOLITIQUE

par

Béatrice GIBLIN

*Département de géographie,
Université de Paris-VIII, Paris, France*

RÉSUMÉ

Depuis son lancement en 1976, la revue *Hérodote* s'est située au cœur de débats importants en géographie, tout en évoluant constamment. Ainsi, en 1983, le sous-titre « idéologies, géographies, stratégies » fut remplacé par celui de « revue de géographie et de géopolitique ». Les fondements de cette évolution sont retracés et la continuité des propositions principales défendues par la revue est expliquée. La nécessité des études de terrain et la légitimité épistémologique du savoir géographique sont exposées. Elles servent à établir les fondements d'une géographie géopolitique, distincte de la géographie politique, laquelle justifie l'unité et les atouts d'une géographie à la fois physique et humaine. L'efficacité du raisonnement géographique pour la compréhension des enjeux géopolitiques ne se situe pas seulement aux échelles planétaire, continentale, à celle des États, mais aussi à l'échelle régionale, ce qui implique et un retour aux sources et l'ouverture de nouveaux champs.

MOTS-CLÉS : *Revue Hérodote*, raisonnement géographique, marxisme, géographie politique, géopolitique, géographie géopolitique.

ABSTRACT

Hérodote, a Geopolitical Geography

Ever since its first appearance in 1976, *Hérodote* has been at the core of major debates in geography. It has however evolved considerably as illustrated, for example, by the change in 1983 in the Journal's subtitle from « ideology, geography, strategies » to « Journal of geography and geopolitics ». The bases of this evolution are illustrated while the continuity of the major themes defended by the Journal is explained. This includes the necessity of field studies and the epistemological legitimacy of geographical knowledge. Thus are established the foundations of a geopolitical geography, distinct from political geography, which justifies the unity and the assets of physical as well as human geography. The efficiency of geographical reasoning for the understanding of geopolitical issues does not only apply at the planetary, continental or national scales but also at the regional scales. This implies both a rehabilitation of some major classical sources as well as new fields for geographical research.

KEY WORDS : *Journal Hérodote*, geographical reasoning, marxism, political geography, geopolitics, geopolitical geography.

*

*

*

Bientôt dix ans ! 36 numéros, près de 6 000 pages, des dizaines de cartes, plus de 150 auteurs, 4 000 lecteurs, *Hérodote* existe bel et bien¹.

Boudée par les géographes universitaires français dans les premiers temps, la revue est aujourd'hui objet d'études, et certains passages d'éditoriaux ont été donnés à commenter en examen ! Après avoir choqué, irrité, agacé, l'équipe d'*Hérodote*, avec dix ans de plus, se serait-elle institutionnalisée et banalisée ? Certains lecteurs enthousiastes des premiers numéros ne sont pas loin de le penser ; ou peut-être préfèrent-ils croire qu'il en est ainsi, grâce à l'apparition de quelques signatures de gens célèbres pour leur attachement à la vieille discipline et pour leur attitude critique envers les géographes qui se tournaient vers les sciences sociales ; autrement dit, l'équipe d'*Hérodote*, et au premier chef, son directeur, Yves Lacoste, n'hésitent pas à demander et à publier des articles de mandarins (de droite ?) dans leur revue qui est (était ?) de gauche, où le marxisme a (avait ?) droit de cité.

UN TOURNANT ?

Il est vrai qu'*Hérodote* a évolué et c'est heureux, mais est-ce bien, comme certains le pensent, un retour au bercail, abandonnant le terrain des sciences sociales, pour retrouver celui, plus lourd, de la géographie du concret que l'équipe des débuts — c'est encore la même dix ans après — avait critiqué avec un acharnement provocateur ?

Le terme d'équipe — groupe de personnes unies dans une tâche commune (définition du *Robert*) — à propos d'*Hérodote* convient parfaitement. Sa longévité tient à trois facteurs : le premier, la cohésion des membres qui animent la revue ; le second, la régularité des réunions hebdomadaires qui n'entachent pas la qualité des échanges et entretiennent une chaleureuse et confiante amitié ; le troisième, l'accord intellectuel profond sur l'efficacité du rôle des géographes dans la compréhension du monde qui apparaît de plus en plus compliqué. Cette unité n'empêche en aucune façon les discussions au sein de l'équipe qui naissent surtout de la diversité des axes de recherche : Michel Foucher travaille en ce moment sur la géopolitique des frontières, sans oublier tout à fait ses recherches sur la « géographie de la géographie » ; Michel Korinman — germaniste, curieux de géographie — s'intéresse aux écrits des géopoliticiens de langue allemande ; Béatrice Giblin a eu la chance d'exhumer l'œuvre d'Élisée Reclus (1982), et sa double formation d'historienne et de géographe l'a conduite pendant un temps à s'intéresser à l'histoire de la géographie et à son épistémologie ; actuellement ses recherches sont surtout orientées vers la géopolitique régionale ; Yves Lacoste, connu pour ses travaux sur le Tiers-Monde, travaille sur les situations géopolitiques les plus embrouillées du monde et prépare un traité de géopolitique.

De plus, les thèmes abordés ne sont pas simples ; les points chauds du globe ne laissent pas l'observateur de marbre, à l'abri d'une carapace et de certitudes pseudo-scientifiques. On se retrouve toujours plus ou moins impliqué et il est parfois bien difficile de savoir où sont les « bons », où sont les « méchants » ! Cependant l'équipe fut unanime à décider le changement essentiel de l'orientation d'*Hérodote* qui s'est inscrit en toutes lettres sur la couverture du vingt-huitième numéro, publié au premier trimestre 1983, avec la modification du sous-titre : « idéologies, géographies, stratégies » remplacé par « revue de géographie et de géopolitique ». À notre grand étonnement, aucun lecteur n'a réagi ou n'a pris le temps de nous faire part de ses réactions.

Et pourtant, s'il est bien un champ de la géographie que les géographes — de droite comme de gauche — se gardent d'aborder, c'est bien celui de la géopolitique. C'est peu dire qu'elle n'est guère appréciée, beaucoup la pensent définitivement discréditée par les entreprises hitlériennes ou redoutent d'être contaminés à nouveau par les miasmes de l'obscurantisme.

« On le sent à maints indices, la vieille et honteuse "géopolitik" sort des coulisses, le mot même n'est plus tout à fait tabou ; il réapparaît ça et là. Recrépie, fardée, parée, l'ailleule brèche-dent est poussée en avant... Miasmes de l'obscurantisme. » (Brunet, in Raffestin, 1980).

Ainsi, dix ans plus tard, *Hérodote* choque, irrite, agace toujours, mais pour d'autres raisons — qui nous paraissent beaucoup plus sérieuses — et surtout cet agacement ne touche plus les seuls géographes conservateurs mais aussi les géographes progressistes et d'autres encore qui ne sont pas géographes. Mais, dans le même temps, cette orientation vers la géopolitique est soutenue par un nombre de plus en plus grand de lecteurs et d'auteurs, géographes et non géographes, de droite comme de gauche.

Et pourtant, s'agit-il d'une orientation radicalement nouvelle ?

Un premier numéro géographique et géopolitique

Au vu de la couverture du premier numéro — les rizières du Nord-Vietnam soumises à un bombardement en tapis — et du sommaire « Enquête sur le bombardement des digues du fleuve Rouge-Vietnam été 1972 » d'Yves Lacoste (1976), on peut en douter car c'était là un point chaud par excellence. Pourtant, personne à l'époque n'a qualifié cet article de géopolitique, l'auteur non plus d'ailleurs. Le mot n'était pas encore revenu à la mode, le concept effrayait et la limpidité du raisonnement géographique mené par Yves Lacoste en masquait la complexité, tout comme l'évidence de la cause ; personne à cette époque en effet ne doutait de savoir qui étaient les « bons », qui étaient les « méchants ». Cependant, dès ce premier numéro, la théorie et la pratique marchaient d'un même pas. Embarqué pour le Vietnam à la demande de la Commission internationale des crimes de guerre, Yves Lacoste a dû penser une méthode d'analyse efficace pour démontrer la justesse de son intuition guidée par la géomorphologie : le bombardement des digues relevait d'un plan délibéré visant à provoquer une catastrophe ; les fleuves coulant sur des levées alluviales au-dessus du niveau de la plaine, la rupture des digues entraînerait alors l'inondation des villages. Et c'est donc avec les outils d'une *géographie classique* — Yves Lacoste était parti sur le terrain avec la thèse de Pierre Gourou (1936) — que fut construit le raisonnement, jamais démenti par le Pentagone, qui confirmait l'intuition du géographe. La preuve de la justesse de ce raisonnement était fournie par la *carte précise* des bombardements de la partie orientale du delta et par l'analyse, à différentes échelles, des formes de localisation des points d'attaque : carte à petite échelle afin de repérer les points bombardés et les villages ; carte à moyenne échelle, pour les points bombardés et les secteurs concaves des méandres, là où la pression lors des crues est la plus importante ; carte à très grande échelle pour repérer les points d'impact à proximité des digues devant les fragiliser sans que les fissures puissent être visibles.

Aussi est-ce sur le terrain que Lacoste a vérifié l'efficacité du raisonnement géographique quand, d'une part, il combine les différents niveaux d'analyse et que,

d'autre part, les géographes ne l'amputent ni des apports de la géographie physique ni de ceux de la géographie humaine.

La démonstration était si claire que l'équipe d'*Hérodote* n'a plus jamais douté du bien-fondé de l'unité de la géographie. Et pour bien montrer combien cette unité, cette combinaison de la géographie physique et de la géographie humaine était fructueuse pour comprendre et démêler les situations concrètes, nous avons publié « Terres à hauts risques » (n° 24, 1982) et nous publions prochainement « Climat et géopolitique ». À la différence de certains géographes, l'intégration de la géographie dans le seul champ des sciences sociales n'a jamais paru à l'équipe d'*Hérodote* comme la panacée ou la solution à ce qui est parfois perçu comme une aberration épistémologique, c'est-à-dire l'appartenance de la géographie à la fois aux sciences de la Nature et aux sciences sociales. *Hérodote* est depuis dix ans l'outil qui montre l'efficacité et donc l'intérêt des raisonnements géographiques complets, a fortiori si l'on se préoccupe de l'action géopolitique.

Au cours de ces dix ans, les études de situations difficiles se sont multipliées : leur complexité fut plus ou moins débrouillée suivant l'efficacité de méthodes pragmatiques et ce n'est que peu à peu qu'un travail de théorisation a été effectué.

« L'empirisme » d'*Hérodote* ?

Aujourd'hui, les difficultés théoriques sont en partie dénouées ; la reprise de cas débrouillés avec succès a permis de montrer l'apport spécifique du raisonnement géographique. Mais toutes les difficultés théoriques ne sont pas encore résolues, en particulier celle qui concerne l'articulation des différents niveaux d'analyse. L'équipe d'*Hérodote* a pensé un temps résoudre ce problème avec l'aide des mathématiciens ; celle-ci, bien qu'utile, fut insuffisante.

C'est pourquoi nous avons choisi de multiplier désormais les analyses de situations concrètes, où les tensions sont vives et les embrouillements colossaux (le Moyen-Orient par exemple) afin d'en faire avancer la compréhension ; le pragmatisme est présentement la démarche où sont associés des éléments éprouvés de méthode et l'intuition de chercheurs de terrain qui nous semble la plus efficace, efficacité dont la preuve est apportée par le cours des événements que, parfois, il est arrivé d'anticiper. Notre géographie procède donc des rapports entre théorie et pratique.

Ce pragmatisme gêne certains, il est même très critiqué, pourtant nous l'assumons sans état d'âme, car c'est en prenant le risque de l'hypothèse, et donc celui de se tromper, que nous faisons reconnaître l'utilité des géographes. Yves Lacoste, quant à lui, n'en a jamais vraiment douté. Est-ce uniquement cela qui fait de lui un géographe heureux et fier de l'être ? Mais il en a eu aussi une éclatante confirmation quand il reçut les remerciements du premier ministre vietnamien pour son travail de géographe accompli en temps de guerre. N'était-il pas à cet instant dans la position du géographe du prince, celui qui informe, qui renseigne les plus hauts responsables de l'État ? Cette géographie-là n'avait plus rien d'une discipline bonasse, elle redevenait le savoir fondamental qu'elle était avant son entrée à l'Université.

Cependant, ils furent nombreux les universitaires, y compris géographes, qui ont soutenu la guerre des Vietnamiens, qui ont dénoncé les méfaits du colonialisme français et ceux de l'impérialisme américain, mais Yves Lacoste s'est donné la chance, avec l'affaire des digues du Vietnam, de pouvoir réintégrer la stratégie militaire et le

politique dans l'analyse géographique, non comme discours mais comme pratique. Et c'est de là que vient notre distance à l'égard de ce qui est appelé géographie politique, que nous jugeons relever plus du discours que de la pratique.

Géographie politique et marxisme

Certains géographes répugnent à parler de géopolitique et emploient le terme de géographie politique qu'ils jugent plus «propre», plus scientifique; pour nous, il est surtout plus «académique» et ne recouvre pas les mêmes champs, car parler de géographie politique permet de se tenir à l'écart des conflits, des guerres, des embrouillements géo-politiques, de tout ce qui contraint le géographe à quitter sa position de Sirius pour *s'approcher de la mêlée*.

Or, sur ce terrain, la logique marxiste, sa rationalité et son outillage sont souvent de peu de recours, voire même source d'erreur au point qu'ils renforcent chez les uns et les autres une impression d'impuissance défaitiste; tout devient trop compliqué, irrationnel, tout paraît échapper à l'analyse scientifique. En d'autres termes, le monde court au chaos et l'on ne sait ni pourquoi ni comment, ni où sont les bons ni où sont les méchants? Pour les partisans de géographie politique, les guerres et les conflits appartiennent au domaine de l'absurde et ne peuvent donc relever d'une analyse scientifique. Il y a désormais trop de situations qui infirment les modèles surtout marxistes: des nations socialistes se font la guerre: Chinois contre Vietnamiens; des nations socialistes ont des comportements qualifiés habituellement d'impérialistes: invasion du Vietnam au Cambodge, invasion de l'URSS en Afghanistan; l'URSS a soutenu la dictature argentine, les retournements d'alliance sont devenus fréquents, le gouvernement tchadien supplie la France de ne pas retirer ses troupes de son territoire, le Mozambique socialiste passe alliance avec l'Afrique du Sud, royaume de l'apartheid...

Devant ce chaos géopolitique, les armes des sciences sociales se révèlent souvent n'avoir qu'une faible utilité. De plus, des cas toujours plus nombreux conduisent à faire cette constatation — si amère pour certains — qu'un grand nombre de situations n'ont rien à voir avec la nature des rapports de production. Certes le régime socialiste éthiopien est récent mais la famine prouve une fois encore que l'appropriation par l'État des moyens de production est loin de résoudre toutes les difficultés. De même, la médiocrité du développement économique des régimes socialistes contraint à repenser les schémas du développement et les responsables chinois semblent l'avoir compris; chez eux aussi, l'heure est à la modernisation.

Ainsi le marxisme, parce qu'il a été réduit à l'économique, paraît aujourd'hui dépassé alors qu'il avait été pour tant d'intellectuels une limpide et séduisante explication du monde. En effet, beaucoup de géographes, à partir des années cinquante, se sont délibérément tournés vers les sciences sociales et le marxisme, heureux de trouver un sens à la marche du monde, ce que leur discipline avait été incapable de leur procurer. Au contraire, la multiplicité et la diversité des situations géographiques ne formaient à leurs yeux qu'une collection disparate d'informations fournies par la géographie aussi bien physique qu'humaine. Certains d'entre nous, soucieux de rationalité et d'ouverture de la discipline, se tournèrent vers l'économie car seule l'importation de concepts plus rigoureux, forgés par d'autres disciplines, semblait pouvoir résoudre et compenser la faiblesse et le flou des concepts géographiques. Dès lors, le vocabulaire des sciences sociales envahit les écrits des géographes.

Cependant, cette importation ne résolvait en rien les problèmes épistémologiques spécifiques de la géographie, mais ceci fut masqué quelque temps par le grand souffle d'air frais qui se mit à traverser la géographie humaine. C'est ce qui explique le succès de « la géographie du sous-développement » d'Yves Lacoste publié en 1965 qui, à le relire aujourd'hui, était plus une introduction à une géographie du sous-développement qu'une géographie proprement dite. En fait, Yves Lacoste dressait l'inventaire de ce que les géographes devaient savoir avant de travailler sur le terrain.

L'éditeur demanda avec insistance à l'auteur l'autorisation de publier à nouveau cet ouvrage, mais celui-ci tergiversa pendant près de dix ans car il jugeait son texte trop économique et pas assez géographique, conscient que les problèmes de sous-développement étaient encore plus compliqués. Ce texte avait été écrit au début des années soixante avant que les géographes ne s'interrogent clairement sur leur discipline, c'est-à-dire avant que ne s'amorce une véritable épistémologie de la géographie.

Pierre George s'était opposé au titre proposé par Yves Lacoste : « Introduction à la géographie du sous-développement ». Par la suite, le succès fut tel (traduction en 12 langues, plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires) que l'éditeur ne voulut jamais changer le titre, bien qu'Yves Lacoste le souhaitait car il jugeait le texte édité en 1976 encore trop économique. Une véritable géographie du sous-développement ne fut écrite que trois ans plus tard, en 1979, quand le directeur d'*Hérodote* acheva sa thèse : « unité et diversité du Tiers-Monde ».

LÉGITIMITÉ ÉPISTÉMOLOGIQUE DU SAVOIR GÉOGRAPHIQUE

Les débuts d'*Hérodote* ont été marqués par de profondes préoccupations épistémologiques puisque dès le premier numéro, nous publions une interview de Michel Foucault, le premier philosophe à s'être interrogé sur la formation des discours et la généalogie du savoir non comme des formes d'idéologie mais en tant que *tactique et stratégie de pouvoir*. C'est d'ailleurs lui qui emploie le premier, dans *Hérodote*, le terme de géopolitique :

« Tactiques et stratégies qui se déploient à travers des implantations, des distributions, des découpages, des contrôles de territoires, des organisations de domaines qui pourraient bien constituer une sorte de *géopolitique*, par où mes préoccupations rejoindraient vos méthodes ». (Foucault, 1976, p. 84).

À relire ce premier numéro, l'essentiel de nos préoccupations actuelles y étaient en germe et l'empirisme et le pragmatisme avec lesquels nous débrouillons les cas géopolitiques ne sont nullement contradictoires avec notre souci épistémologique de la discipline, ou mieux du savoir géographique. Le fait de s'être ancré dès le début de la revue dans le champ de la stratégie a déterminé notre angle d'approche épistémologique et nous fûmes d'ailleurs soutenus par quelques philosophes intrigués par ce savoir unique à appartenir aux sciences « naturelles » et humaines. C'est ainsi qu'à la demande de François Chatelet, Yves Lacoste a écrit un chapitre sur la géographie dans *L'histoire de la philosophie* (Lacoste, 1973). Pour la première fois depuis bien longtemps, la géographie prenait sa place dans le domaine des interrogations philosophiques. Or, dans ce texte, Yves Lacoste insistait fortement sur la double appartenance de la géographie aux sciences naturelles et aux sciences sociales. Par cette affirmation, il récusait implicitement l'hégémonie du discours économique, et plus particulièrement le discours économique marxiste, qui a longtemps eu une

fâcheuse tendance à gloser sur la plus-value au détriment d'autres écrits de Marx tout à fait remarquables. Mais surtout cette domination du discours des économistes a mené à une considérable réduction de la complexité des situations ; tout, y compris le politique, trouvait dit-on sa logique dans l'instance économique. Cette suprématie fut telle que beaucoup de géographes, mais aussi d'historiens, se sont fourvoyés dans une explication de type économique des problèmes — axe d'explication qui nous est apparu très vite comme réducteur bien que nécessaire. C'est pourquoi les rapports de l'équipe d'*Hérodote* avec les économistes marxistes ne sont pas très cordiaux ; en revanche, elle en a d'excellents avec les chercheurs qui se réfèrent au marxisme sans le réduire à l'économique et qui tiennent compte des autres instances, le politique et l'idéologique. Les travaux de Robert Fossaert, par exemple, analysés dans le numéro 10 (1978) et dans le numéro 25 (1982), furent présentés comme une réflexion utile au développement de l'analyse marxiste en géographie. La collaboration entre cet auteur, indiscutablement marxiste, et *Hérodote*, reste étroite car, pas plus pour Fossaert que pour *Hérodote*, il n'y a ambiguïté quant au statut de l'économie, instance explicative, comme la géographie, d'une partie de la réalité et non de sa totalité. Mais nous sommes géographes, et heureux de l'être. Comment alors nous reprocher d'utiliser la géographie comme moyen d'action et de compréhension ?

Corporatiste ou pluridisciplinaire ?

Cette façon de revendiquer notre spécificité de géographe, notre compétence, en a gêné et en gêne encore plus d'un. Le ton provocateur et assuré du premier éditorial, le seul qui n'ait pas été rédigé par Yves Lacoste et pour lequel il avait quelques réticences, a permis d'étiqueter *Hérodote* comme une revue de gauche, voire sectaire, qui se présentait comme une machine de guerre contre la géographie traditionnelle. Cet éditorial a fait grand bruit en son temps : il a servi la reprise de la polémique en géographie et a peut-être évité une entrée trop discrète !

Pendant, dans ces quatre pages de l'éditorial où nous revendiquons notre spécificité de géographe, nous pensions, à tort, qu'il suffisait d'expliquer aux « opprimés » l'enjeu du raisonnement géographique pour qu'ils en comprennent la pratique. Cette naïveté de géographe un peu populiste mit quelque temps à disparaître, car nous étions convaincus que notre responsabilité de géographes militants consistait à ouvrir les yeux au commun des mortels afin de lui montrer l'efficacité du raisonnement géographique pour savoir penser l'espace.

Avec le recul de ces dix années, nous cernons mieux l'évolution de notre cheminement politique et nous sommes de plus en plus assurés du rôle politique que joue la géographie. Il n'est que de voir, selon les États, l'inégal accès aux cartes quand elles existent. C'est ce que Michel Foucher a montré dans son article sur la géographie de la géographie :

« S'il y a bien quelque chose qui est propre aux démocraties de type occidental, c'est bien la libre circulation des cartes à grande échelle. On a indiqué que la libre circulation était l'une des conditions de la production d'un savoir géographique, notamment en géographie humaine. Cela suggère l'idée que la géographie de la "géographie humaine" et celle de la démocratie de type occidental tendent singulièrement à coïncider. » (Foucher, 1981).

Et par ailleurs, être géographe est un véritable métier, dont l'acquisition du savoir-faire est particulièrement longue et nous avons mis quelque temps à reconnaître que n'est pas géographe toute personne qui s'intéresse aux problèmes spatiaux.

Ce n'est d'ailleurs pas la seule fois où nous avons reconnu nous être trompés. Ainsi, Yves Lacoste a fait amende honorable à propos de Vidal de la Blache, après avoir découvert *La France de l'est*, ouvrage remarquable, superbement ignoré par les admirateurs de Vidal. Ce livre qui avait été écrit pour argumenter auprès de Wilson le retour de l'Alsace-Lorraine à la France, bien que la population de cette région soit germanophone, confortait notre position : la géographie fondamentale est bel et bien liée aux problèmes de pouvoir et d'action.

Plus tard, après que Pierre Gourou, «épinglé» avec malice dans le premier numéro, ait publié son très beau et intéressant ouvrage *Terres de bonne espérance, le monde tropical* (Gourou, 1982), nous avons pris acte du changement dans son approche plus globale et plus politique du monde tropical et c'est avec plaisir que nous avons publié son interview, tout en sachant que nous en dérouterions plus d'un. Des amis d'Yves Lacoste et de Pierre Gourou étaient persuadés qu'ils avaient quelques points communs et se désolaient donc de cette «brouille» entre deux bons géographes qui ne se connaissaient pas directement.

À la suite des recherches de Michel Korinman sur les géopoliticiens allemands, nous avons corrigé une autre affirmation très critique, en particulier sur Haushofer voué aux gémonies... critique fondée sur sa seule réputation car, comme beaucoup, nous ne l'avions pas lu... Mea culpa. Cette honnêteté intellectuelle est prise parfois pour de curieuses volte-face ; il n'en est rien et la reconnaissance du droit à l'erreur met à l'abri des certitudes définitives qui conduisent le plus souvent à des impasses.

Aujourd'hui, la complexité de plus en plus grande des situations politiques les rend encore plus obscures aux citoyens. C'est donc bien la responsabilité du géographe et sa raison d'être que de penser l'espace dans sa complexité et de débrouiller des enchevêtrements et des interactions très divers, lesquels, de surcroît, ont des dimensions très inégales, depuis celles d'envergure planétaire jusqu'à celles de certains éléments ponctuels significatifs dans une situation locale. À elle seule, la complexité de la réalité justifierait la nécessité des raisonnements géographiques et aujourd'hui encore plus qu'autrefois.

Ces raisonnements répondent à des besoins fondamentaux qui sont ceux du *mouvement* et de l'*action* (Lacoste, 1984a) hors du cadre familial : et ces besoins se manifestent d'autant plus fréquemment que se multiplient les relations et les interventions à grande distance. Cependant, cette affirmation d'une nécessaire autonomie des géographes — au même titre que tout autre groupe de la communauté scientifique — impliquant notre refus d'une dissolution dans le seul univers des sciences sociales, ne signifie pas le rejet de toute pluridisciplinarité, bien que certains nous reprochent de défendre la « corporation », ce qui sous-tend une attitude rétrograde. Eh bien non, *Hérodote*, revue dirigée par des géographes, est une revue *pluridisciplinaire* : des sociologues, des ethnologues, des historiens, des pédologues, des climatologues, des politologues, des philosophes, des urbanistes, des géomorphologues écrivent dans *Hérodote*. Le choix des auteurs ne se fonde nullement sur des critères académiques, qui confèreraient une légitimité épistémologique, mais sur la qualité de leurs travaux et leur bonne connaissance de certaines situations. Ainsi les auteurs qui écrivent dans *Hérodote* construisent leur raisonnement en fonction d'une démonstration, d'une hypothèse qu'ils argumentent, et pour ce faire géographes et non-géographes sont amenés à prendre en compte des éléments de connaissances élaborés par d'autres sciences ou savoirs afin de les articuler en fonction d'un *but*. Les géographes se distinguent des autres chercheurs par le fait qu'ils considèrent surtout les résultats qui sont cartographiés ou cartographiables, c'est-à-dire suffisamment différenciés spatialement.

LA GÉOPOLITIQUE : UN OUTIL POUR CONTINUER À COMPRENDRE LE MONDE

Dès lors, pourquoi s'effaroucher de la géopolitique sous prétexte qu'il s'agit de la défense d'une thèse ou hypothèse et non d'une description objective parce que supposée scientifique ? Ceci demande une mise au point.

Tout d'abord, aujourd'hui, peut-on affirmer que la position d'observateur neutre et objectif est possible quand il s'agit d'analyser des situations embrouillées et, pour ce faire, de monter des raisonnements géopolitiques qui montrent justement la complexité des rapports entre ce qui relève du politique et des configurations géographiques ? Ces raisonnements servent bien évidemment ceux qui les utilisent, qu'ils soient oppresseurs et opprimés, libérateurs ou impérialistes, car tous mènent une stratégie en vue d'un but précis et font donc de la géopolitique.

Ceci étant dit, le géographe, comme les autres, doit avoir le souci de réduire et de contrôler l'influence de ses a priori idéologiques qui conduisent tout un chacun à penser les situations de façon manichéenne et toujours trop simple ; position morale bien sûr, mais aussi d'efficacité : essayer d'y voir plus clair. À notre sens, parmi les nombreux observateurs du monde actuel, c'est peut-être l'un de ceux qui disposent des meilleures armes.

Par ailleurs, prendre en compte les conflits, les tensions entre États, ou entre groupes d'États revient à quitter le terrain faussement scientifique des permanences à partir desquelles les géographes et d'autres chercheurs en sciences sociales ont vainement tenté d'établir des « lois ». Cette voie a engendré le discrédit d'un certain type de « raisonnement » géopolitique, en particulier hitlérien, qui se caractérisait par la prépondérance accordée aux configurations physiques dans l'analyse des situations géopolitiques :

« Mahan et Mackinder voient l'histoire du monde comme l'antagonisme métaphysique de la Terre et de la Mer et Ratzel, comme Haushofer, se soucient principalement de l'importance stratégique des configurations topographiques et du tracé des côtes, dans la logique de l'expansion des États. » (Lacoste, 1984b).

CHANGEMENTS ET MOUVEMENTS

Mais il existe d'autres réflexions géopolitiques, bien plus pertinentes, longtemps ignorées de la majorité des géographes, et a fortiori des historiens, à qui elles auraient été pourtant fort utiles en particulier pour les spécialistes des relations internationales. Qu'un géographe se préoccupe du tracé des frontières entre États, des litiges qu'il provoque, des avancées ou reculs des aires d'influence de telle ou telle grande puissance, qui devrait s'en étonner ? Dès lors, il ne s'agit plus de privilégier les données géographiques permanentes, mais de prendre en compte les changements, les mouvements qui se produisent parfois sur des temps très courts et sur des espaces très petits, mais dont les conséquences peuvent être essentielles. Et c'est en ce sens que travaille Michel Foucher qui analyse, on devrait dire « décortique », les frontières, fait géopolitique fondamental longtemps négligé des géographes. Là encore, l'étude de cas se révèle précieuse et seul un va-et-vient constant entre le cas et la méthode d'investigation permet d'avancer pas à pas dans l'élaboration d'une méthodologie.

Ainsi, la prise en compte des changements ou du mouvement qui agitent, accélèrent et parfois bouleversent des situations géopolitiques impose aux géographes

d'analyser avec une très grande vigilance leurs multiples configurations géographiques, qui en arrivent parfois à constituer un exceptionnel imbroglio d'ensembles spatiaux, ayant pour les uns une taille d'envergure planétaire, pour les autres quelques km² et entre ces extrêmes, une multitude de cas. Seul le repérage exhaustif de ces ensembles spatiaux et la délicate analyse de leur articulation donnent au raisonnement géographique une certaine efficacité et permettent au géographe de se prémunir au mieux des influences de ses a priori idéologiques. Yves Lacoste a esquissé l'efficacité du raisonnement géographique dans l'analyse du bouleversement d'une situation politique : la rupture du Vietnam avec la Chine et l'invasion du Cambodge (Lacoste, 1984b).

Mais la confirmation de cette efficacité tiendra surtout dans la capacité du géographe à *prévoir* — ou préparer, s'il se trouve être directement impliqué — des mouvements dans un avenir plus ou moins proche ; c'est en cela que le raisonnement géographique est stratégique. Le géographe ne connaît pas l'espace comme plat, uniforme, abstrait, mais comme rugueux, extrêmement varié et très complexe.

« Tout mouvement, sous peine de blocage ou d'efforts démesurés, doit tenir compte des configurations de l'espace et des différents types d'obstacles qui s'y trouvent. Cela est encore plus indispensable s'il faut tenir compte des mouvements d'un adversaire. Nous avons déjà dit que la réalité est compliquée et que différentes méthodes sont nécessaires pour en faire l'analyse. L'observation et le raisonnement géographiques, s'ils sont bien menés et s'ils ont le souci d'être efficaces, donnent une représentation partielle mais indispensable de la réalité dans ce qu'elle a de compliqué, en montrant, en cartographiant l'enchevêtrement de différentes catégories de phénomènes, à la surface du globe et sur des portions de territoires plus ou moins vastes. » (Lacoste, 1981).

Ainsi l'équipe d'*Hérodote* et, au premier chef, son directeur, ont d'une part le mérite d'avoir démontré l'utilité et l'efficacité du raisonnement géographique dans toute analyse géopolitique et, d'autre part, d'avoir réglé en partie certaines difficultés théoriques. Enfin, un des apports nouveaux de la démarche tient à la prise en compte des *représentations géographiques* que se font les hommes d'État d'une même portion de la planète :

« En effet, ce que l'on appelle couramment les "données" géographiques et géopolitiques (données par qui ? par Dieu ? par la Science ?) résultent en vérité d'un certain nombre de choix conscients et inconscients ; choix parmi les différents niveaux d'analyse spatiale ce qui amène à prendre en compte des espaces plus ou moins vastes ; choix aussi dans la multiplicité des ensembles spatiaux chacun représentant un phénomène particulier avec sa configuration spatiale spécifique. Dans la plupart des cas, les dirigeants choisissent la représentation géographique qui convient le mieux à leurs aspirations, à leurs projets à long terme ou à leur argumentation du moment ». (Lacoste, 1984b).

RETOUR AUX SOURCES

En retrouvant le terrain géopolitique, *Hérodote* ne fait que rouvrir un champ que les géographes universitaires avaient volontairement laissé en friche ou n'y travaillant qu'à la dérobée, à l'insu de la corporation ; on peut penser ici au rôle de De Martonne à la Conférence de la Paix, alors qu'il agissait comme conseiller de Clémenceau pour le tracé des frontières de l'Europe centrale. Un seul d'entre eux, mais était-il réellement des leurs ? Élisée Reclus n'a pas craint d'aborder en géographe le champ du politique (Lacoste, 1981).

Aujourd'hui encore, il demeure un exemple à suivre pour la pertinence de ses analyses spatiales des rivalités impérialistes de la fin du XIX^e siècle, des méthodes de

conquête et de contrôle des territoires. Mais il fut surtout le premier et le seul pendant trop longtemps à avoir pris en compte les rivalités qui opposent les peuples dominés : « Il n'est de fléau comparable à celui d'une nation opprimée qui fait retomber l'oppression comme par fureur de vengeance sur les peuples qu'elle a asservis à son tour. La tyrannie et l'écrasement s'étagent, se hiérarchisent » (Reclus, 1982, tome 1, p. 271). L'équipe d'*Hérodote* d'une certaine façon tente de mettre en place une démarche comparable par l'analyse des rivalités des superpuissances à l'échelle planétaire, du déploiement de leurs dispositifs politiques et militaires, mais aussi par l'analyse des problèmes de plus en plus aigus qui résultent aujourd'hui de la partition d'un grand nombre de peuples ou d'ethnies par des frontières d'État.

Mais Reclus est selon nous surtout un exemple à suivre car il a su émanciper ce savoir fondamental qu'était la géographie de ses liens avec les appareils d'État sans pour autant éliminer le politique, bien au contraire. Il en a développé l'efficacité en élargissant son champ, en étudiant des phénomènes négligés jusqu'alors, en insistant sur les contradictions progrès-régress, mais surtout il a retourné ce savoir contre les classes dominantes ; ce faisant, il a fait progresser le raisonnement géographique en tant que méthode d'analyse objective et scientifique d'un large pan de la réalité.

NOUVEAUX CHAMPS

Parler de géopolitique à propos des rivalités de grandes puissances, de conflits inter-étatiques, choque de moins en moins. En revanche, parler de *géopolitique régionale* doit paraître à certains incongru ! Et pourtant, dans le cadre d'un État fédéral, on peut concevoir aisément la nécessité d'une géopolitique régionale puisque les régions sont des ensembles spatiaux politiques dirigés et administrés par des élus qui ont un réel pouvoir face à un appareil d'État central.

Cependant, même dans un État centralisé comme la France, il est des enjeux politiques locaux et régionaux qui, dans un régime démocratique, sont d'abord électoraux. La géographie des forces politiques locales, qui sont d'ailleurs liées aux différentes formations sociales régionales, n'a encore jamais été réalisée à grande échelle et c'est bien là l'une des tâches des géographes qui s'intéressent à la géopolitique régionale. En fait, la géopolitique à l'échelle régionale n'est pas le domaine réservé des militaires, des diplomates ou des chefs d'État ; elle concerne l'ensemble des citoyens et plus particulièrement les citoyens militants ; ceux-ci doivent être conscients de l'utilité d'une analyse géopolitique, c'est-à-dire spatialisée et des enjeux politiques afin d'élaborer les stratégies qui leur permettent d'y faire face.

Cependant, les formations sociales régionales sont quadrillées par des *appareils* les uns clairement politiques, partis et syndicats, les autres apparemment plus neutres comme les associations de loisirs, club du troisième âge, clubs de vacances, mutuelles... Pour comprendre la « société », il faut aussi étudier la géographie de ces multiples appareils qui sont loin d'être tous électifs et étatiques, et notamment faire leur cartographie : lourde tâche pour les géographes qui s'intéressent à la géopolitique régionale.

Voilà peut-être un axe de recherche qui risque de sortir la géographie régionale de sa torpeur monographique et l'établir, elle aussi, dans le champ du savoir politique : vaste ambition !

Dans cette présentation-explication d'*Hérodote*, nous avons surtout insisté sur le raisonnement géopolitique car il fut si longtemps exclu des préoccupations des

géographes et si peu s'en soucient encore aujourd'hui qu'il importe de souligner son intérêt. Mais *Hérodote* ne réduit pas la géographie à la géopolitique, pas plus qu'elle ne se spécialise dans les seules questions politiques. Son ambition est plus vaste puisqu'il s'agit de rétablir la géographie, physique et humaine, dans le statut qui durant des siècles fut le sien, celui d'un savoir politique. La pratique du numéro à thème, bien que contraignante, nous permet de répondre à cette double exigence. En effet, sur les quatre numéros publiés chaque année, deux traitent de problèmes géopolitiques en privilégiant le raisonnement géographique et deux autres traitent d'un thème de géographie plus classique, en montrant la nécessité de prendre en compte les problèmes politiques. Cette conception de la revue rencontre un écho de plus en plus large comme le prouve l'épuisement rapide de certains numéros: *Méditerranée américaine*, *Géopolitique de la mer* et les deux tirages de *Géopolitique au Proche-Orient* sont épuisés. Les offres d'articles à *Hérodote* ont elles aussi sensiblement évolué. Les auteurs proposent des articles dans lesquels les raisonnements géographiques n'excluent plus systématiquement le politique et retrouvent ainsi la géographie fondamentale. Voilà déjà plus de deux ans qu'*Hérodote* s'est orientée vers la géographie géopolitique et le choix s'est avéré judicieux.

Notre but demeure de faire de la géographie un savoir-penser-l'espace pour qu'on puisse y agir avec plus d'efficacité car c'est bien là que se trouve sa légitimité épistémologique.

NOTES

¹ L'auteur est membre du secrétariat de rédaction de la revue *Hérodote*. Cet article a été longuement discuté par l'ensemble du secrétariat et le directeur de la revue.

² Pour *Hérodote*, Michel Foucher a mené des enquêtes sur le terrain au Nicaragua, en Cisjordanie et au Pakistan.

³ Voir notamment dans le numéro double d'*Hérodote*, 33-34, 1984, intitulé *Les géographes, l'action et le politique*, les articles de B. Giblin, de J.C. Boyer et J.F. Deneux, de A. Frémont.

SOURCES CITÉES

- BOYER, J.C. et DENEUX, J.F. (1984) Pour une approche géopolitique de la Région parisienne. *Hérodote*, 33-34 : 157-173.
- FOSSAERT, R. (1977-1983) *La société*. Paris, Éditions du Seuil, 6 tomes parus.
- FOUCAULT, M. (1976) Questions à Michel Foucault sur la géographie. *Hérodote*, 1 : 71-85.
- FOUCHER, M. (1981) L'inégal développement de la géographie dans le monde. *Hérodote*, 20 : 7-50.
- FRÉMONT, A. (1984) La Basse Normandie conservatrice et la géographie des notables. *Hérodote*, 33-34 :
- GIBLIN, B. (1984) Stratégies politiques dans le bassin houiller du Nord de la France. *Hérodote*, 33-34 : 199-212.
- GOUROU, P. (1936) *Les paysans du delta tonkinois. Étude de géographie humaine*. Paris, Éditions d'art et d'histoire; réédition en 1966, La Haye/Paris, Mouton.
- _____ (1982) *Terres de bonne espérance. Le monde tropical*. Paris, Plon.
- LACOSTE, Y. (1973) La géographie, in Chatelet F. *Histoire de la philosophie*, tome 7, *La philosophie des sciences sociales*. Paris, Hachette, p. 242-302.
- _____ (1976) Enquête sur le bombardement des digues du fleuve Rouge (Vietnam, été 1982). Méthode d'analyse et réflexions d'ensemble. *Hérodote*, 1 : 86-117.
- _____ (1981) Géographicité et géopolitique : Élisée Reclus. *Hérodote*, 22 : 14-55.
- _____ (1984a) Les géographes, l'action et le politique. *Hérodote*, 33-34 : 3-32.
- _____ (1984b) Geopolitics and Foreign Policy. *SAIS Review*, 4, 2.
- RAFFESTIN, C. (1980) *Pour une géographie du pouvoir*. Paris, Litec.
- RECLUS, Élisée (1982) *L'homme et la terre*. Paris, Maspéro/La Découverte, 2 tomes, (Introduction et choix de textes par B. Giblin).